À la sauce bordelaise

Judith Messier

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Messier, J. (1992). À la sauce bordelaise. *Moebius*, (54-55), 19–25.

À LA SAUCE BORDELAISE

Judith Messier

Crotte de chien blanc marinée! comme disait ma mère, il pleut et c'est dimanche. Je resterais bien au lit. Sauf que je n'ai pas un tempérament de marmotte et, après un certain nombre d'heures dans la position couchée, j'ai des fourmis dans les jambes. Une fois debout, j'ai une féroce envie de café et c'est parti pour un tour de vie. Il faut bien vivre. C'est «in» de vivre, même si on crève de souffrance. Les Américains font des tas de films sur des gens salement amochés, des handicapés de toutes sortes qui s'en sortent à force de volonté, de ténacité et de courage, nobles vertus dont je me sens complètement dépourvue.

Crotte! Marinade de chien, c'est dimanche. Il faut que j'aille... Ah non, j'ai oublié, aujourd'hui il ma priée de ne pas venir. Aujourd'hui, il ne veut pas me voir. Et dimanche prochain? Il ne sait pas, impossible de savoir pour un avenir si lointain. Ah... Si je n'y vais pas, je ne sais plus quoi faire de mon corps, moi. J'ai tellement pris l'habitude, depuis deux mois, de ne plus faire de projets pour le dimanche. C'est réglé comme du papier à musique : un tour à la banque pour pouvoir lui apporter de l'argent, un tour d'autobus 27 jusqu'au métro, un tour de métro jusqu'à Henri-Bourassa, un tour d'autobus 69 vers l'ouest et puis ça y est, j'y suis.

Pendant le trajet du 69, je m'amuse à repérer celles qui vont au même sinistre endroit que moi. Je me trompe rarement. On les reconnaît à un petit quelque chose de furtif dans la démarche, à une façon honteuse de détourner les yeux et de baisser la tête ou au contraire de la lever avec arrogance. Parce que autant le dire tout de suite, c'est à Bordeaux que je vais chaque dimanche, oui, à la prison de Bordeaux.

Ça y est, je l'ai dit. Parce que c'est dur à sortir au monde qu'on est la blonde d'un gars en-dedans. J'ai attrapé le vocabulaire d'*Allô-police*. Qui l'eût cru, moi une honorable notaire ayant pignon sur rue boulevard Saint-Joseph. On ne peut pas dire que cet intermède entraine dans mon plan de carrière. C'est plutôt infamant et je n'ai pas tendance à le crier sur les toits. Ça arrive dans les meilleures familles, me répètent ceux à qui rien de semblable n'est jamais arrivé.

La première fois que j'y suis allée, je pensais mourir de honte. J'avais mal au ventre, les jambes molles et le caquet bas. Quand j'étais petite, j'avais une tante qui habitait Bordeaux — ben oui, c'est aussi le nom du quartier, un quartier ma foi assez élégant — et je prenais le même autobus pour aller chez elle. On passait devant la prison et à chaque fois j'avais le cœur qui serrait. C'est que la bâtisse est plutôt impressionnante avec sa porte de fer munie d'un judas, ses deux murs de béton séparés par un fossé et coiffés d'un chemin de ronde, et ses miradors. Oui, des miradors avec des gardes armés, comme dans les camps de concentration qu'on voit dans les films. C'était l'époque où je lisais des histoires de princesses enfermées dans des châteaux forts et de manants jetés aux oubliettes. Pour moi, la prison de Bordeaux — le Centre de sécurité publique, comme ils disent maintenant — c'était la même chose. J'ai vu depuis de vraies constructions du Moyen Âge, j'ai même vu, à Chillon, la fameuse colonne à laquelle était attaché le prisonnier chanté par Byron. À cet endroit, l'homme enchaîné pendant six ans avait creusé la pierre plusieurs fois centenaire. C'était autrement impressionnant.

N'empêche, la première fois qu'on a refermé sur moi la porte de fer peinte en vert, je n'étais pas grosse. Les autres fois non plus d'ailleurs. Mais cette première fois... L'écoeuvrant de *screw* ne m'a pas laissée voir mon chum. *Vos liens*

de parenté avec monsieur, monsieur? Il ne s'est même pas donné la peine de lire Zielinski et d'essayer de le prononcer. Il a dû se dire encore un hostie d'émigré qui vient nous voler nos jobs et nos femmes. *Aucune parenté, monsieur, je suis une amie. — Une amie hein? Non, pas d'affaire, pas de blonde ici, rien que la famille immédiate. Par contre, il a le droit de vous téléphoner.*

Ah ça, oui, je sais. Il me téléphone tous les jours, pour me dire rien du tout. Les conversations sont enregistrées et il y a toujours derrière lui les gars qui font la queue et le poussent à écourter les palabres. Allô l'intimité. S'il me trouve en train de pleurer, il n'est pas content parce qu'il se sent coupable. Si j'ai l'air de bonne humeur, il m'en veut parce que je m'amuse alors que lui souffre. Si je raconte des histoires du dehors, il ne m'écoute pas. Si je lui demande des histoires d'en-dedans, il répond qu'il ne se passe rien. Alors, j'imagine le pire. Ce n'est pas que j'ai tellement d'imagination mais on a écrit et montré et chanté tellement d'horreurs sur les prisons. Les viols collectifs, les passages à tabac, les vacheries des gardiens. Mon chum, il a un caractère un peu spécial, un peu précieux. Pourvu qu'il ne soit pas devenu le souffre-douleur de toute l'aile.

Ce même jour, pendant que j'attendais pour remettre des revues et de l'argent à un autre type, le gros tarla s'est mis à faire la leçon à une petite jeune qui avait raté deux visites. *À la troisième, terminé. Vous perdez votre droit de visite.* Je vous jure, y en a qui s'accrochent à n'importe quel petit trip de pouvoir. Moi, pendant ce temps-là, je pleurais comme une Madeleine — non, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs en personne —, à ma grande honte. T'aurais pas pu te retenir encore cinq minutes. C'est-y assez fou la vie. L'autre fille, ça la fait chier de venir ici, et moi, je donnerais ma chemise pour qu'on me permette d'entrer.

C'était un magnifique dimanche ensoleillé d'un été par ailleurs très avare de bonnes grâces. Je pleurais bien trop pour affronter les regards des passagers du bus. Je suis donc allée me promener sur les berges de la rivière des Prairies. Crotte de chien blanc marinée! Y avait plein de couples heureux qui se promenaient à pied ou à bicyclette. Un supplice. Je me suis promenée en dehors du sentier prévu,

près, tout près de l'eau. Non, non, j'ai pas eu envie de me foutre à l'eau. C'est pas de ça que j'ai envie, c'est de me cacher en dessous de mes couvertures et de me réveiller dans deux ans.

J'ai réussi à le voir depuis. Son cher avocat a sorti un atout de sa manche, ces gens-là ont plus d'un tour dans leur sac, et j'ai obtenu la permission. Mais quelle horreur! Que voulez-vous dire à un homme à travers une vitre. J'ai juste envie de le prendre dans mes bras. La première fois, j'ai eu un drôle de geste, un geste conventionnel qu'on retrouve aussi dans les vues, j'ai mis ma main à plat sur la vitre mais je l'ai retirée tout de suite, consciente du ridicule. La plupart du temps, on reste là, figés tous les deux, à se sourire bêtement. Je pars toujours avant la fin de l'heure allouée et c'est lui qui me le demande. Je croyais le voir affublé d'une manière de pyjama rayé du folklore carcéral mais non, il porte ses vêtements; c'est lui, mon homme, mon amant, mon ami, et ce n'est pas lui. Il a le visage grisâtre et le regard absent, je ne suis pas sûre qu'il ait toute sa tête.

Quand il me téléphonait la première semaine pour me supplier de le faire sortir de là, je m'inquiétais sérieusement de son état mental. Il en est revenu mais il passe son temps à se plaindre de niaiseries, de la nourriture, de sa santé. J'imagine qu'il n'a pas intérêt à se plaindre des vraies affaires, il pourrait se retrouver dans de beaux draps. Mais je ne le reconnais plus. Où sont passés son courage et son sens de l'humour? Jamais un mot de tendresse non plus. Je me demande dans quel état seront nos relations après deux ans de ce régime. Peut-être qu'il va virer son capot de bord, on a vu des gars devenir pédés pour moins que ça. Ou impuisant? Ou malade? En tout cas, ce sera un homme habillé d'humiliation car, au-delà de la perte de liberté, la prison c'est la déchéance de l'orgueil.

Pendant les premières semaines, je pleurais tout le temps, je ne pouvais pas regarder une émission de télé ou lire un roman sans tomber sur un passage qui parle d'amour, et les vannes s'ouvraient. Quand j'ai vu un couple faire l'amour à l'écran, j'ai résisté jusqu'à la scène où on montrait les mains qui se joignaient avec passion. Là j'ai craqué. Si un homme me serrait de trop près dans l'autobus, je défail-

lais. J'aime l'odeur d'un homme, j'aime la barbe d'un homme, j'aime la carrure d'un homme. Et je n'y ai plus accès. Barré, interdit. Bien sûr, il y en a d'autres. Mais depuis des années, c'est celui-ci qui me fait craquer, bander, pleurer et jouir. En tout cas, si je décidais de sauter la clôture ou tout bêtement si, un beau soir, je flanchais devant de mâles atouts, il faudrait que ce soit en cachette de tous mes amis. Lui ne se gênait pas trop pour draguer, avant. Maintenant qu'il est en prison, il est devenu la mythique victime, presque un héros, et moi le stoïcisme, l'abstinence et la sécheresse. Mais j'ai rien fait, moi, pour être punie!

Même ma chatte s'ennuie d'un gros yang majuscule. Elle se plante devant moi, raide comme la justice — woups, elle m'a échappé celle-là —, et ouvre tout ronds des yeux de Somalienne à côté de son écuelle pleine. C'est atroce. Je peux pas le faire revenir, ma belle!

Après deux mois, je me suis habituée au manque physique. Mais je me cogne aux mots. Le mot liberté, par exemple. C'est fou ce qu'il est employé, en publicité surtout, parce que dans le langage courant, on a plutôt le droit. *Liberté nouvelle* des serviettes hygiéniques, *Liberté 55* des assurances et *Je veux ma liberté* de Ford. Ensuite on emprisonne la saveur des aliments, on enferme les odeurs dans des sacs verts et ainsi de suite. Quant aux mots justice et injustice, ils s'étendent à pleines pages dans les journaux, accolés à sociale et répétés *ad nauseam*. Que je marche dans la rue, et Dieu sait que je marche pour dénouer l'écheveau de mes nerfs, ou que je m'effouère dans mon salon, je me cogne toujours aux mots.

Pour le moment, je frappe le vide. Mon problème n'est pas réglé, qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui? Cette histoire me trouble tellement que j'en perds tous mes moyens. Qu'est-ce qu'on faisait avant, le dimanche après-midi? Avant, ah avant... On faisait comme les autres couples. S'il faisait beau, on allait se balader à la campagne ou bien au Jardin botanique, patiner, faire du ski, que sais-je? S'il pleuvait, ah l'amour par un superbe dimanche pluvieux, ah je ne connais pas grand-chose de meilleur. Et puis, les films, les expositions, les brunches avec des amis, la vie ordinaire, quoi. Il nous arrivait parfois d'aller jouer aux

cartes avec sa vieille mère dans son centre d'accueil. La pauvre est à moitié sourde et aveugle, et elle triche, mais ça lui fait tellement plaisir. Ben même ça, ça me manque. Je pourrais toujours aller lui rendre visite seule, mais c'est au-dessus de mes forces. On lui a raconté qu'il était à Toronto pour un contrat de deux ans. Je me connais, je mens très mal et j'ai peur de tout lui avouer dans un moment de faiblesse. Elle n'a pas besoin de ça, elle souffre déjà assez. Il l'appelle tous les dimanches à dix heures. Dès neuf heures, elle s'assoit à côté du téléphone et attend, espère. S'il tarde de quelques minutes — après tout, son accès à un appareil téléphonique est très aléatoire —, elle capote et sa pression monte. Si un gars est emprisonné, c'est tout son entourage qui est puni. Mais ça, ça n'a pas l'air de déranger personne. Justice doit être faite et le gars doit payer sa dette à la société. Payer sa dette, c'est une façon de parler. Dans les faits, ça coûte très cher à cette société chérie.

Des fois, je le déteste, je lui en veux à mort. Qu'est-ce qu'il avait d'affaire à fréquenter ces gens louches? Pourquoi a-t-il cédé au chantage de son avocat et accepté de plaider coupable à un chef d'accusation réduit? Parce qu'il avait peur, je le comprends. Ça ne m'empêche pas de lui en vouloir. On en veut bien à des gens d'être morts. En plus, je me sens coupable de lui en vouloir. Je me sens toujours coupable depuis qu'il est en-dedans. Coupable de me promener au soleil, de prendre un bon repas, de rire avec des amis, d'apprécier un film, de tout, même de dormir, parce que lui dort mal. Oui, coupable, votre Honneur.

Lui aussi, j'ai l'impression qu'il m'en veut, simplement d'être dehors et de continuer à vivre. Qu'il m'en veut de m'aimer trop ou de se surprendre à ne plus m'aimer du tout. À quoi songe-t-il toute la journée? Aux bons ou aux mauvais moments passés ensemble? Ou à la somme d'absurdités que représente une vie, parfois? Impossible de le savoir. J'ai peur de retrouver un inconnu dans deux ans. Sera-t-il endurci, incapable d'émotions? Ou au contraire brisé, inapte à la vie du dehors?

Ouch! C'est une cigarette oubliée qui me brûle les doigts. Mon café refroidi a un goût de cendres. Crotte! C'est dimanche et il pleut. Je regagne mon lit et m'enfouis sous

les couvertures avec un roman dont le personnage principal est la guerre, ce qui minimise les risque de tomber sur l'amour et la liberté. Demain, je retournerai au bureau rédiger des contrats de copropriété. Demain soir, il me téléphonera, peut-être, pour se plaindre des macaronis du souper. Et ainsi de suite pour le reste de la semaine. Et dimanche prochain... dimanche prochain... Peut-être qu'il fera soleil.